

Autour de la traductologie et de la traduction avec Georgiana Lungu-Badea

Propos recueillis par Diana Moțoc et Alina Pelea

Georgiana Lungu-Badea est professeur titulaire au Département de Langues et Littératures Modernes, Faculté des Lettres, Histoire et Théologie, l'Université de l'Ouest de Timișoara (Roumanie); directeur de l'école doctorale LIT, rédacteur en chef des revues Dialogues Francophones et Translationes; fondateur et directeur du centre de recherche ISTTRAROM-Translationes (Histoire de la traduction roumaine, www.translationes.uvt.ro). Elle a organisé plusieurs colloques sur la traduction et l'histoire de la traduction roumaine, sur la littérature et les problèmes de la traduction littéraire. Elle a publié en français: D. Tsepeneag et le régime des mots. Écrire et traduire "en dehors de chez soi" (2009, éd. avec M. Gyurcsik); Dumitru Tsepeneag. Les Métamorphoses d'un créateur: écrivain, théoricien, traducteur (2006, avec A. Pelea et M. Pop); (En)Jeux esthétiques de la traduction. Actes du 1^{er} colloque de traduction et traductologie organisé à l'Université de l'Ouest (Timișoara, les 26 et 27 mars 2010). En roumain, elle a publié: Petit dictionnaire des termes utilisés dans la théorie, la pratique et la didactique de la traduction (2003; 2^e édition révisée 2008); Théorie des culturèmes, théorie de la traduction (2004); Tendances dans la recherche traductologique (2005); Brève histoire de la traduction. Repères traductologiques (2007). Ouvrages coordonnés: Répertoires des traducteurs et des traductions roumaines (XVII-XIX^e siècles) des langues française, italienne, espagnole (2 vol., 2006); Un chapitre de traductologie roumaine (XIX^e siècle) (2008). Elle a coordonné les traductions roumaines des livres Les Traducteurs dans l'histoire (Jean Delisle et Judith Woodsworth, éd. 2008); et Le Nom propre en traduction de Michel Ballard (2011).

Diana Moțoc et Alina Pelea (DM et AL): *Quel est le rôle de l'histoire de la traduction?*

Georgiana Lungu-Badea (GLB): L'histoire de la traduction est une tranche de l'Histoire, et non pas seulement une composante de culture savante. Peut-on bâtir quoi que ce soit sans connaître l'histoire? L'engouement que suscite l'histoire de la traduction (branche de la traductologie) est justifié et légitimé par les approches multiples des historiens de la traduction – des approches centrées sur le traducteur, sur la traduction, sur les contraintes idéologiques, culturelles, religieuses, sur l'époque de traduction, etc. –, par la diversité des thèses en présence et, notamment, par leur connaissance. Ce sont des aspects qui permettent de développer l'esprit critique (y compris du traducteur), d'identifier les éléments identitaires d'une instance traductionnelle (nationale et "supranationale"), et de renforcer ainsi une identité traductionnelle collective qui outrepassse les frontières d'une langue, d'un État. L'histoire de la traduction, à l'instar de l'Histoire, donne des leçons. À nous d'en tirer les enseignements.

DM et AL: *Quelles sont ses tâches les plus urgentes?*

GLB: On considère, souvent, que l'histoire – de la traduction y comprise – n'a pas d'application pratique. D'où la nécessité première: faire comprendre que l'histoire est aussi bien un mode de savoir qu'un objet de savoir. Le savoir (mode et objet confondus) en histoire de la traduction sert à ceux qui le détiennent. Par conséquent, il faut distinguer l'histoire comme discipline de l'histoire comme "passé". En tant que discipline, l'intérêt de l'histoire de la traduction consiste dans la formation éducative (instruction et formation continues) à même de garantir l'ouverture – d'esprit du traducteur – vers l'Autre, le respect de l'altérité, l'élargissement des horizons, et cela sans engendrer une disharmonie entre le sens

d'appartenance à une communauté bien précise et le sens d'appartenir à une communauté élargie (dérivée de la globalisation). En tant qu' "histoire du passé", l'étude de l'histoire universelle de la traduction et l'étude de l'histoire nationale de la traduction, faciliteront la tâche des traducteurs de tracer leur double, triple autoportrait au miroir, par rapport aux identités traductionnelles des horizons géographiques des plus divers. En effet, cette autoreprésentation n'est qu'une prise de conscience des attributs particuliers des comparants et du comparé. La technique du portrait de traducteur/-trice reste bien plus objective et très utile dans la formation de la conscience traductionnelle.

DM et AL: *Dans quelle mesure pensez-vous que la formation d'un traductologue et celle d'un traducteur doivent coïncider?*

GLB: Ce sont deux types de compétences en discussion qui se trouvent aussi bien dans un rapport d'adversité, lorsque l'élément principal de la comparaison est le traducteur, que dans un rapport de complémentarité et d'assimilation, lorsque l'élément principal du clivage est le traductologue. Le travail du traducteur est centré sur le sens (sur la forme dans la traduction de poésie) et sur sa réexpression, celui du traductologue focalise la qualité de l'expression et le degré de compatibilité sémantique existant entre le texte source et le texte cible. La démarche traductologique assimile la démarche du traducteur et, souvent, la confisque sans le reconnaître. Parfois, le traductologue fait recours, de façon plus ou moins justifiée, à des niveaux contextuels supérieurs, plus englobants. Du point de vue formel, ces divers niveaux contextuels représentent autant de systèmes à la fois distincts et indépendants.

Si l'on accepte qu'il y ait dans les universités une formation en traductologie (et non pas une formation sur le tas, après), alors, il s'agit, à mon avis, de délimiter deux parcours bien distincts: l'un professionnel, ancré dans la pratique, l'autre scientifique, de recherche. Dans la même hypothèse, de la coexistence des deux formations, il serait souhaitable qu'un tronc commun fût envisagé au niveau du métalangage traductologique, des repères d'évaluation et de critique de traduction, etc., sans parler pour autant de « coïncidence ». En fait, nous ne croyons pas que la formation en traductologie, même si nécessaire, soit encore mentionnée dans les programmes d'études des universités. Cependant, l'élaboration d'une méthodologie générale de la traductologie pourrait servir aussi bien aux intérêts des traductologues qu'à ceux des formateurs et des traducteurs. Dans le contexte où la globalisation et le plurilinguisme mettent en question aussi bien l'existence d'une profession, celle de traducteur, que celle de plusieurs catégories socioprofessionnelles (enseignants théoriciens, critiques de traduction et traducteurs), il semble important qu'on réfléchisse ouvertement sur l'avenir des méthodes à utiliser dans l'enseignement de la traduction. Tout cela, afin de préparer les traducteurs à exploiter consciemment et, par conséquent, de bénéficier de l'offre généreuse d'outils de traduction (logiciels, bases de données, dictionnaires en ligne, etc.) au profit de la réception estimée à être faite par un public-cible correctement identifié.

DM et AL: *Pourriez-vous nous dire en quelques mots comment vous voyez la formation idéale d'un traductologue?*

GLB: "À quoi/qui sert un traductologue?", c'est une question que nous avons entendu poser à plusieurs reprises. Même à présent, en 2012, parmi les professionnels du domaine traductionnel et/ou traductologique, il y en a qui considèrent que les vocables "traduction". et "traductologie" sont des synonymes, et, subséquentement, qu'entre "traductionnel". et "traductologique" aucune différence n'existe. Dans ces circonstances, parler de la "formation idéale d'un traductologue", c'est vraiment une utopie. Personnellement, je pense qu'il faudrait prendre en compte la *demande de traductologues*, pour en envisager leur formation (*l'offre*)

adéquate. Or, pour l'instant, le "nécessaire" de traductologues étant bien réduit, leur formation est parachevée lors des études doctorales. Ce qui nous semble être la meilleure des formations possibles.

DM et AL: *Pensez-vous que le manque d'harmonisation terminologique en traductologie est impossible à dépasser?*

GLB: J'aime bien croire qu'il est fort possible de détruire ce climat disharmonique. Ce schisme terminologique, que connaît la traduction, me paraît artificiellement entretenu. Il suffirait, à mon avis, que la volonté de ceux qui y sont engagés s'exerçât pour qu'on franchît cet obstacle.

DM et AL: *Dans quelle mesure pensez-vous que l'approche fonctionnaliste s'applique-t-elle à la traduction des culturèmes d'un texte littéraire?*

GLB: Traduire les culturèmes (dont les traits sont la monoculturalité, l'autonomie face à la traduction, la relativité par rapport à l'usage) par la stratégie et les procédés de traduction caractérisant l'approche fonctionnaliste, c'est ne pas les transférer dans la langue-cible. Et cela, quel que soit le type de texte. Néanmoins, c'est toujours l'approche fonctionnaliste qui influe sur le transfert interlingual des culturèmes et les choix traductionnels à opérer dans un texte, littéraire ou non-littéraire. L'effet produit par la (non-)traduction des culturèmes dérive des manières de les restituer: 1) en sauvant l'intention psychologique de l'auteur et 2) l'intention sémantique du texte-source et, par conséquent, 3) établir des connexions inter-théoriques, indissociables des connexions diachroniques et synchroniques d'autres approches interdisciplinaires. Plus ou moins, toutes les approches traductionnelles sont soumises aux "effets de mode", l'approche fonctionnaliste n'en est point une exception. La "dialectique pratique" (RICŒUR, 2004) de la fidélité et de la trahison fait en sorte que cette dernière envisage de résoudre le problème de "dire la même chose ou de prétendre dire la même chose de deux façons différentes [restituant] un identique sémantique" (RICŒUR, 2004) à l'aide des codes linguistiques différents (JAKOBSON, 1963). À chaque texte sa finalité, ses intentions. Parfois, quelque adéquate que soit sémantiquement, culturellement ou idiomatiquement la solution, le traducteur ne préserve ni le culturème ni son entourage culturel. L'adéquation sémantique ne garantit pas elle non plus le transfert du culturème. En admettant qu'elle soit une option sinon une solution, il lui est pratiquement impossible de recréer l'atmosphère culturelle source. La recréation – naturalisation, en fait – du culturème en LC détruit l'altérité du TS parce qu'au lieu d'acculturer le lecteur-cible à l'étrangeté-source, le traducteur favorise la production d'un texte facile à comprendre en "domptant". L'Autre au profit du Même.

DM et AL: *La traductologie s'écrit principalement en trois grandes langues – l'anglais, le français et l'allemand – et il y a relativement peu de traductions de textes traductologiques, quelle que soit la paire de langues. Ne serait-ce pas paradoxal?*

GLB: Non. Il est dommage qu'il en soit ainsi, mais il n'est guère paradoxal. La plupart des traductologues représentant des "traductologies mineures", pour utiliser une expression palimpsestueuse et un terme incestueux, "mineur", se sont formés à l'ombre des traductologies de langue anglaise, allemande ou française qu'ils ont lues en original. Le contact direct avec les textes traductologiques fondamentaux explique leur non-traduction. Il est dommage que la traduction de cette abondante "littérature" traductologique soit tellement réduite. Remarquons que ce "manque d'intérêt" (pour ne plus en parler du russe, dont les ouvrages traductologiques sont pratiquement trop peu connus) est repérable non seulement

vers d'autres langues, mais aussi entre ces langues de référence. Selon nous, la non mise en réseau des traductologies susmentionnées serait une des causes de divergences terminologiques qui caractérisent les discours contemporains. D'où la sectorisation, l'atomisation traductologique. N'oublions pas qu'il n'y a aucun intérêt de la part des traductologues de ranger la traductologie dans le camp de la globalisation. Ils contournent toute taxinomie aussi.

DM et AL: *Vous êtes très active dans le domaine de la traduction de textes traductologiques. Vous avez notamment coordonné la traduction vers le roumain des volumes Les traducteurs dans l'histoire de Jean Delisle et Le nom propre en traduction de Michel Ballard. Qu'est-ce qui vous pousse à assumer cette tâche et quels autres projets similaires envisagez-vous?*

GLB: L'idée de traduire des textes traductologiques m'est venue en 2004, lors d'une visite à l'Université Mentouri de Constantine (Algérie). En fait, c'est aux étudiants que j'y ai rencontrés à cette occasion, à leur vive curiosité intellectuelle, à leur soif de savoir traductologique inaltéré que ces projets doivent leur naissance. Le Centre d'études ISTTRAROM - Translationes a voulu montrer qu'il est conseillé de réconcilier en théorie comme en pratique deux discours, celui du domaine de spécialité et celui de la traductologie, aussi bien pour dépasser le cadre étroit que la traduction à l'université propose que pour donner aux étudiant(e)s l'occasion de traduire "à la professionnelle". L'un des objectifs immédiats de ces projets a consisté à faire intervenir dans la triade *enseignant, apprenants en traduction, savoir à acquérir*, un élément d'authenticité, *l'imminence de la publication de la traduction*, qui rend responsables les apprentis traducteurs. L'objectif fondamental de nos entreprises concerne l'ensemble de la communauté de professionnels, traductologues, formateurs de traducteurs, traducteurs, et vise à fournir, à tous ceux-ci, l'accès à une documentation essentielle pour qu'ils contribuent de la sorte au développement de ce que j'ai – quasi contre mon gré – désigné plus haut par le terme "traductologie mineure", roumaine en l'occurrence. Il existe des projets similaires en cours de réalisation et d'autres que le Centre d'études ISTTRAROM - Translationes désire mettre en œuvre. Ces projets de traduction ne se centrent pas que sur les textes traductologiques. Des projets de traduction littéraire, technique, etc. sont en déroulement.

DM et AL: *Quels textes de traductologie en roumain mériteraient de devenir accessibles au plus vite dans une langue de plus grande circulation?*

GLB: Il est bien difficile de répondre à cette question. Au sens que je ne crois pas à la hiérarchie des textes traductologiques. Sans aucun doute il y en a qui mériteraient d'être traduits.

DM et AL: *Vous avez vous-même beaucoup écrit en roumain. Vous autotraduiriez-vous?*

GLB: Non. En 2003, on m'a suggéré un "exercice d'autotraduction" en français pour que ma thèse de doctorat puisse être publiée en France. Ensuite, en 2004 on m'a demandé d'autotraduire le même texte en français pour qu'il soit (re-)traduit et publié en arabe. Je n'ai pas autotraduit ma thèse de doctorat, *Théorie des culturèmes, théorie de la traduction*, parce que j'ai considéré, à l'époque, qu'il est essentiel de me concentrer sur le développement de la traductologie de langue roumaine. Ce qui fait que tous mes ouvrages traductologiques sont en roumain, et tous les articles, études, en français. J'avais ignoré la "possibilité" plagiat. Bien que, depuis deux ans déjà, ma thèse soit quasi intégralement traduite (traduction d'auteur mais

aussi traductions allochtones, des révisions s'imposant), je favorise toujours les projets collectifs, donc...

DM et AL: *Quelle est, d'après vous, l'intérêt de la sociologie de la traduction?*

GLB: Au-delà de la capacité de la sociologie de la traduction d'interpréter des "variables variables", situations et conduites traductionnelles en vue de comprendre et socialiser le vécu traductionnel personnalisé, en fonction des rapports sociaux, mais aussi en dehors de toute socialisation, il est indéniable l'enseignement qu'on tire actuellement de la crise du modèle (en général), qui devient la crise du traducteur en tant que personnage social qui s'autonomise. L'affranchissement du traducteur est parfois mal vécu, par lui-même, par la société, par les maisons d'éditions. Il est difficile d'ignorer qu'un abîme se creuse entre la perception sociale et sociologique du traducteur comme de la traduction, d'ailleurs, et la perception de soi-même que le traducteur en a, entre l'image qu'il renvoie et l'image qu'il a du soi. Cependant, il serait impensable de délocaliser, de déplacer les expériences traductionnelles (traductologiques également) de leur contexte social, duquel dérive leur signification, leur importance, leur légitimité. Je crois que la sociologie de la traduction devrait assurer la centralité que le traducteur mérite; même dans les conditions du développement sans précédent du cyberspace.

DM et AL: *Il y a une tendance générale à considérer que le statut du traducteur littéraire n'est pas à la hauteur de la tâche que ce professionnel assume. Pensez-vous que cela puisse changer? Faudrait-il agir dans ce sens? Les maisons d'édition roumaines proposent chaque mois un grand nombre de nouvelles traductions littéraires: auteurs contemporains, retraductions des classiques... Serait-ce juste la réponse commerciale à la demande d'un public désireux d'ouverture vers le monde?*

GLB: Il y a des traducteurs littéraires excellents. Incontestablement, il y en a aussi de bons traducteurs littéraires. Cependant, le pullulement des maisons d'édition (roumaines), intéressées au profit, ont encouragé à pratiquer la traduction littéraire nombre de personnes qui n'assument pas la tâche professionnelle de ce métier, qui méconnaissent la déontologie et ne distinguent pas la retraduction plagiaire et la retraduction (i.e. traduction consécutive). Je ne considère pas ces "faiseurs de feuilles", improvisés traducteurs, comme étant des traducteurs. Le traducteur littéraire, le véritable, il est à la hauteur de sa tâche. Il faudrait, nonobstant, le motiver mieux, lui garantir des droits.

DM et AL: *Parlez-nous un peu de la revue que vous coordonnez, Translationes. Quelle est la place que vous lui vouez dans le paysage des revues de traductologie actuelles?*

GLB: Par nos numéros thématiques, nous avons essayé de répondre aux objectifs de que la revue *Translationes* a établis (<<http://www.translationes.uvt.ro/rt/fr/index.html>>). Nous souhaitons croire l'avoir réussi. Dans l'espace traductologique, elle est une revue relativement jeune, âgée de 4 ans, mais cela n'empêche pas qu'elle soit une revue de référence. Malheureusement, l'aide des presses universitaires est plutôt menue, acheminée vers l'impression, non pas vers la diffusion ou vers la distribution. Ces petits détails de cuisine et d'office, sur lesquels je ne vais pas insister, constituent un grand empêchement dans le déroulement des activités scientifique et rédactionnelle. Selon les appréciations d'autres professionnels du domaine, d'Allemagne, d'Argentine, du Canada, d'Espagne, de France, etc., la revue offre une vue panoramique des phénomènes étudiés, présente un très bonne tenue,

scientifique et esthétique. Je souhaiterais que les difficultés matérielles ne nous empêchent pas de continuer.

DM et AL: *Translationes a une rubrique permanente consacrée à des traductions inédites. Comment l'idée vous est-elle venue de promouvoir ainsi des textes qui autrement resteraient inconnus?*

GLB: L'intention bien claire de réunir dans une même revue des aspects conjoints de la traduction – théorie, réflexion sur la pratique et pratique de la traduction mais aussi les acteurs de la traduction (tous objet d'activité confondus) – a permis à notre revue de bénéficier d'une carte d'identité inconfondable. Ensuite, les traductions inédites ont garanti ce statut et ravivé l'intérêt pour la pratique de la traduction littéraire, depuis un certain temps décroissant dans l'espace universitaire.

DM et AL: *Qu'aimeriez-vous traduire?*

GLB: Je crains ne pas pouvoir y répondre. Je n'y ai jamais pensé. J'ai traduit des écrivains moins connus, des traductions inédites, pas encore publiées ou desquelles je n'ai fait paraître que des fragments, et qui garderont ce statut, sans doute, à jamais. Je me souviens que l'an dernier, j'ai désiré traduire Barthes, *Le Journal du deuil*; il y a quelques années, j'aurais aimé retraduire Voltaire, ensuite Camus, et bien d'autres. Derrida, j'aimerais toujours le traduire.

DM et AL: *Comment êtes-vous en tant que lectrice de traductions? Pouvez-vous encore lire "en toute innocence", en oubliant que vous ne lisez pas l'original?*

GLB: La lecture de traductions relève habituellement d'un parcours escarpé. Mais j'y parviens. Souvent.

Nous vous remercions chaleureusement.

Références bibliographiques

RICCEUR, Paul. *Sur la traduction*. Paris: Bayard, Paris, 2004.

JAKOBSON, Roman. *Essais de linguistique générale*. Paris: Éditions de Minuit, Paris, 1963.